

## CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Les Chrétiens du Mont Liban.—Pétition au Sénat.—Le typhus à Naples.—Mort d'une Sœur de St. Vincent de Paul.—De la fin du monde.—Le mois de Marie.—service funèbre du Rev. Mess. Limoges.

Tous les esprits sont vivement préoccupés, en ce moment, du triste sort des malheureux chrétiens de Syrie, les Français ont annoncé la possibilité de leur départ dans un terme assez rapproché ; le Gouvernement Turc et le Gouvernement Anglais se sont engagés, l'un et l'autre, sur l'honneur, à défendre les droits de l'humanité.

Les Maronites sont dans la consternation. On ne pouvait leur présenter de plus triste prévision.

Les cœurs se sont émus en France ; un comité s'est formé, présidé par M. de St. Marc de Girardin, membre de l'Académie, composé de M. Cremieux Israélite, du Rev. P. Pététot, Supérieur de l'Oratoire, etc., etc., et une pétition a été présentée au Sénat.

La discussion devait venir ces jours-ci, nous n'en connaissons pas encore le résultat.

La pétition, qui a été rédigée par M. de St. Marc Girardin et les autres membres du comité, est admirable de sentiment et de force ; plaise à Dieu que la justice et l'humanité défendues par de si éloquents organes soient favorablement écoutées des dépositaires de la morale et de la dignité publiques. Nous donnons à la suite quelques fragments de cette pétition dans le passage où elle résume les tristes scènes des massacres de l'année dernière. Nous avons lu déjà tous ces faits, ils nous ont vivement touchés mais leur souvenir vient déchirer notre cœur, comme lorsque nous les avons appris pour la première fois :

“ Les faits sont présents à tous les souvenirs et émeuvent encore tous les cœurs. Les récits les plus calmes et les mieux vérifiés laissent à peine croire à la possibilité des scènes sanglantes et sauvages qui, du 27 mai au 16 juillet 1860, ont successivement porté le pillage, l'incendie et le massacre à Djezzin, à Rochmaya, à Saïda, à Hasbeya, à Rocheya, à Zablé, à Deï-el-Kamar, à Baalbeck et à Damas.

“ Dans tout le district de Djezzin et dans un autre rayon de six lieues autour de Saïda, dit une dépêche, tous les villages chrétiens ont été saccagés ou brûlés, à l'exception de ceux habités par les fermiers des Druses.

“ A Hasbeya et à Deï-el-Kamar, c'est dans le palais même du sérail où ils se sont réfugiés, que près de 3,000 chrétiens sont livrés à la fureur des Druses, en présence, sinon par les ordres du commandant de la garnison qui les a fait désarmer.

“ Partout les mêmes excès se reproduisent avec une effrayante uniformité, des hommes sans défense assommés à coup de hache ou de massue ; les femmes, les religieuses soumises, en pleine rue, aux plus violents outrages ; les enfants égorgés, les rues jonchées de cadavres et inondées de sang ; ceux qui échappent au massacre, dispersés dans la montagne, où une horrible misère les attend. Tel est, dans les dépêches officielles, le triste résumé de ces désastres successifs.

“ A Damas, du 9 au 16 juillet, le pillage, le massacre, l'incendie n'ont pas cessé un instant ; le quartier chrétien, composé d'environ 3,000 maisons, est entièrement détruit. Les églises, le patriarcat melchite, les consulats sont livrés aux flammes. Huit Franciscains, de Terre Sainte, sont massacrés dans leur couvent. On n'évalue pas à moins de 8,000 le nombre des chrétiens qui ont péri ; 13,000 environ n'ont dû la vie qu'à l'émir Abdel-Kader, qui a été, pendant ces scènes de carnage, le seul centre et le seul organisateur des mesures de protection et de salut. Les Algériens, par groupes de 30 et 40, parcouraient les rues, disputaient les victimes à la mort et les ramenaient à l'émir, qui les abritait dans sa maison, dans son quartier et dans la citadelle, où il contraignait le Gouverneur à les recevoir. Cette noble conduite, dont la France a quelque droit d'être fière, n'a fait que plus gravement ressortir l'inertie criminelle du Gouverneur Ab-med-Pacha et des troupes placées sous ses ordres.

“ Le nombre total des chrétiens massacrés dans le Liban et à Damas, n'est pas moindre de 15,000. On évalue à un chiffre plus élevé ceux qui ont succombé depuis, à la misère, à la ruine et au désespoir.

“ Rien n'égale la sauvage atrocité des faits qui viennent d'être rappelés, et les honteuses défaillances qui les ont permis ou favorisés, si ce n'est la légitime indignation qu'ils ont fait éclater en Europe et le généreux élan qui s'est porté de toutes parts au secours des victimes.

“ Disons cependant que si, en présence de ces scènes barbares, l'attitude des autorités turques a été en général plus nuisible qu'utile, que si, à Hasbeya et à Damas, par exemple, le Commandant de la garnison et le Gouverneur de la ville, ont donné le funeste spectacle d'une trahison ou d'une complicité qu'ils ont expié, il est juste de se souvenir que le Gouvernement Ottoman n'a pas fait attendre ses protestations et n'a pas tardé à prescrire les mesures que commandait sa responsabilité.”

La pétition termine en rappelant les paroles de l'Empereur, ses promesses, et ses assurances. Qu'il est à souhaiter que les espérances qu'elles faisaient concevoir, ne s'anéantissent pas entièrement ?

La révolution continue en Italie ; la guerre civile est venue donner le démenti à ceux qui ont tant parlé du consentement unanime des populations ; la misère exerce ses rigueurs, et au milieu de tous ces maux le typhus a envahi les grandes villes.

Les médecins ont cédé la place aux Sœurs de St. Vincent de Paul dans les hôpitaux qui sont remplis de malades ; au bout d'une semaine cinq sœurs étaient mortes, victimes de leur admirable dévouement, et vingt-six étaient atteintes par la contagion.

La sœur Supérieure d'une des maisons principales de Naples, la sœur Marie Gauchon, française a été une des premières frappée. Elle avait fondé sans autre aide que sa charité, sans autre argent que l'aumône, un orphelinat de 240 jeunes filles et une école de 500 élèves ; enfin elle était la providence des classes ouvrières et nécessiteuses auxquelles elle distribuait journellement des vivres, des habits et de l'ouvrage.